

REVUE DE PRESSE



Divine idylle entre une bergère mongole et un policier

Le film de Wang Quan'an est moins un polar qu'une fable sur la force vitale

LA FEMME DES STEPPES,
LE FLIC ET L'ŒUF

■■■■□

Le fait de buter sur un cadavre est généralement l'apanage du polar, genre dévolu à la résolution des morts violentes. C'est en tout cas sur un corps sans vie que s'ouvre le nouveau film de Wang Quan'an. Une femme assassinée est retrouvée au beau milieu de la steppe mongole, qu'un jeune flic encore bleu est chargé de veiller toute une nuit. Or, l'argument policier se révèle être une fausse piste, un prétexte. Il nous mène au cœur de cette zone désertique à la rencontre de l'une des rares âmes qui y vivent à la ronde : une bergère solitaire qu'on surnomme « le dinosaure » pour son mode de vie antédiluvien (sa yourte, son troupeau). C'est elle, la « femme des steppes », qui viendra prêter main-forte à la pauvre vigie transie de froid, lui réchauffant le corps grâce à un bon feu de camp et une nuit d'amour à la belle étoile. Et c'est elle (Dulamjav Enkhtaivan, une vraie bergère mongole qui joue un rôle très proche du sien) dont le film finira, après quelques détours, par faire son personnage principal.

La Femme des steppes, le flic et l'œuf, titré *Öndög* dans sa version originale (c'est-à-dire simplement « l'œuf » en idiome mongol), est le septième long-métrage de Wang

Quan'an, cinéaste chinois né en 1965, et le deuxième à prendre ses quartiers en Mongolie après *Le Mariage de Tuya*, qui lui avait valu un Ours d'or à Berlin en 2007 – cette fois, la Mongolie « extérieure », au-delà de la frontière chinoise. Après la fresque historique *White Deer Plain* (2011), qui connut de nombreux démêlés avec la censure chinoise, suivie de six ans d'inactivité, le réalisateur a dérivé vers une production plus légère, plus rapide, en territoire étranger (un mois de préparation, vingt jours de tournage), à distance raisonnable des bureaux officiels pékinois. Loin de céder au folklorisme, le film a, au contraire, cette beauté spontanée des œuvres qui s'inventent dans le déplacement, par contact avec des espaces, des mœurs, des conceptions qui la dépassent.

En atteste une mise en scène qui se réinvente sans cesse. Son premier geste est de relativiser la présence humaine en adoptant un point de vue reculé, avant tout calé sur l'immensité de la steppe, son horizontalité à perte de vue. Wang Quan'an dessine ainsi, par un jeu sur la distance du cadre et la proximité des sons, un vaste théâtre de l'absurde beckettien, où les personnages sont autant de silhouettes noyées dans le paysage, tantôt burlesques (les policiers dépassés et incompetents) ou anachroniques (la bergère montée sur son chameau et armée d'un fusil,

telle une figure de western).

Présence des animaux

Au-dessus de ces silhouettes, la voûte du ciel, qui occupe la plupart des plans – ou devrait-on dire « des cieux » tant le cinéaste les filme dans tous leurs états : purs ou brouillés, auroraux ou crépusculaires, azurs ou rougeoyants, toujours illimités. Se joue là, de toute évidence, un rapport au cosmos et à ses cycles, qui se reflète dans le goût du film pour les luminosités abstraites.

Car plus le film avance, plus l'on se rapproche des personnages, des visages, des corps, pour ce qui s'avère, en effet, moins un polar qu'une fable vitaliste. Après son incartade avec le jeune policier, la bergère se découvre enceinte, mais s'arrangera pour choisir le père qu'elle veut, en la personne d'un villageois du coin. Parti d'un cadavre, le film débouche sur le motif de la natalité, dans un cycle qui engage la continuité du vivant. Si fable il y a, c'est sous la forme d'un enseignement retors et sinueux : pour se perpétuer, la vie prend des chemins imprévisibles, qui s'acharnent à contourner les conventions sociales et les projets individuels. Tous les autres personnages, du flic au meurtrier, sont ainsi dépeints comme pris dans des triangulations amoureuses, d'où peuvent surgir la mort ou la vie. Sans pour autant oublier, comme le veulent les croyances bouddhistes, que

l'une et l'autre sont liées, se nourrissent dans une circularité sans fin (le mythe de la réincarnation).

Mais la fable tient aussi à ce que le destin des personnages soit ici toujours secondé, et en quelque sorte symbolisé, par la présence des animaux: la louve qui menace le macchabée, le chameau qui transporte la bergère, mais aussi les chèvres, moutons, chevaux et bovins qui peuplent la steppe, meurent ou se reproduisent, s'offrant en reflet aux péripéties humaines. Dans la dernière scène, c'est un vèlage qui préside aux destinées amoureuses de la bergère, dans une fusion éblouissante de la fiction et du documentaire animalier. Au cœur de la steppe, rien n'oppose l'esprit et la matière, unifiés sous la voûte céleste dans la moindre petite poussière d'atome. ■

MATHIEU MACHERET

Film chinois et mongol de Wang Quan'an. Avec Dulamjav Enkhtaivan, Aorigeletu, Norovsambuu, Gangtemuer Arild (1 h 32).

**Le cinéaste
chinois dessine
un vaste théâtre
de l'absurde
beckettien**



**Dulamjav
Enkhtaivan,
la bergère
mongole.**

DIAPHANA DISTRIBUTION

La bergère en folie

CINÉMA Intrigue minimaliste et images sublimes font de «*La Femme des steppes, le Flic et l'Œuf*», du Chinois Wang Quan'an, un film subtil sans subversion. En apparence.

ÉTIENNE SORIN
esorin@lefigaro.fr

En 2011, le cinéaste chinois Wang Quan'an a signé une adaptation du roman historique de Chen Zhongshi, *Au pays du cerf blanc*. Un classique de la littérature chinoise contemporaine. Les censeurs ne l'ont pas épargné. Il n'a cessé de faire des coupes, livrant sept versions successives. Le film a finalement été montré à la Berlinale «*vidé de toute sa substance*», selon lui. Traumatisé, il a mis six ans à tourner *La Femme des steppes, le Flic et l'Œuf*. Il s'est éloigné le plus qu'il pouvait de Pékin, plantant sa caméra en Mongolie extérieure, donc hors de Chine. Il a réalisé un film sans gras, ne laissant qu'un os à ronger à la censure afin qu'elle s'y casse les dents. Une œuvre à l'intrigue minimaliste, très peu dialoguée, mais d'une beauté à couper le souffle et d'une subversion trop subtile pour que les autorités sachent où la taillader.

Tout commence par le corps d'une femme retrouvé au milieu de la steppe. Un policier novice est désigné pour surveiller le cadavre

et la scène de crime, en attendant de faire venir une ambulance. La nuit est froide, le temps long et le flic écoute *Love Me Tender* d'Elvis Presley. Il est rejoint par une bergère, venue l'épauler après avoir rentré ses moutons. Les gens la surnomment «*Dinosaure*». Elle est jouée par Dulamjav Enkhtai- van, une vraie bergère, pas une actrice. Oubliez l'image d'Épinal (comment dit-on Épinal en mongol ?) de la jolie jeune fille tombée du nid. Célibataire, mère de quatre enfants de quatre pères différents, Dulamjav Enkhtai- van n'a pas froid aux yeux dans la vie. À l'écran non plus. Elle chevauche un chameau, fume comme un pompier, abat un loup d'un seul coup de fusil et couche avec les hommes sans ôter ses vêtements.

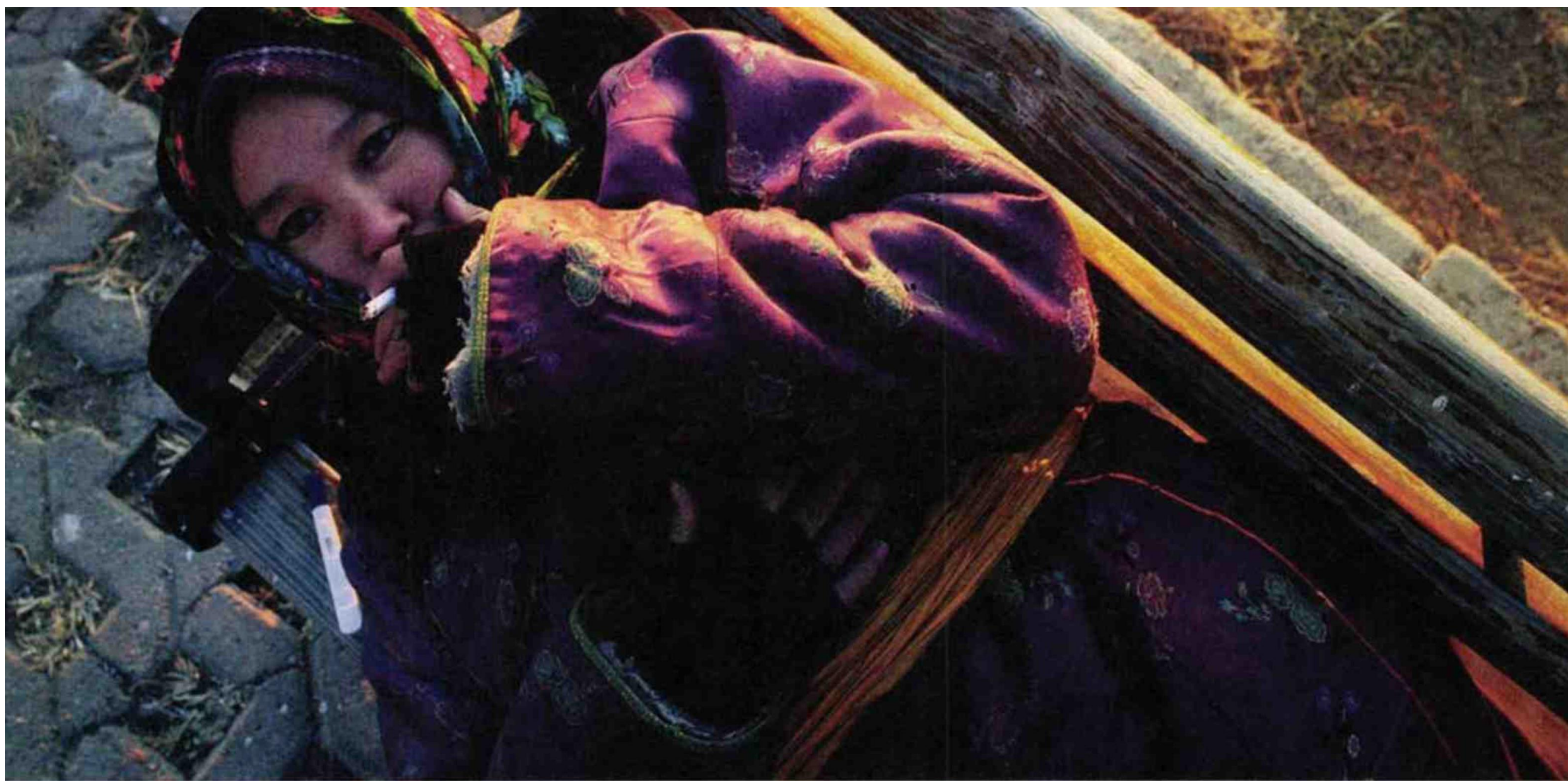
Le temps n'existe plus

Autour du feu, la bergère malicieuse et le flic naïf boivent et font l'amour adossés contre le chameau. Une très belle scène. Une suite de fondus enchaînés. Le temps n'existe plus. Hommes et animaux se confondent. Le lendemain est le premier jour d'une existence nouvelle pour chacun des protagonistes, ou d'une perte irréversible. La femme morte est

transportée à la morgue pour une autopsie. L'auteur du féminicide, un homme jaloux et taiseux, est arrêté. Le flic déniaisé se réveille des étoiles plein les yeux. L'amour physique est peut-être sans issue, il ouvre de nouvelles perspectives. La bergère retourne à ses moutons et à sa yourte. Elle y retrouve un homme qui n'est pas son mari mais qui lui fait croquer des pommes. Adam et Eve des steppes, ils ne connaissent pas le péché.

Wang Quan'an avait déjà filmé une femme puissante et sans peur dans *Le Mariage de Tuya*. Il rappelle ici certaines vérités universelles. Les hommes ne comprennent pas grand-chose aux femmes. Face à ce mystère, ils sont maladroits, ridicules ou violents. Le désir d'enfant peut faire soulever des montagnes, même dans un paysage de plaine.


Il paraît que Dulamjav Enkhtai- van a beaucoup ri en découvrant le film à Berlin. On la comprend. *La Femme des steppes, le Flic et l'Œuf* est aussi drôle. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit une femme accroupie les fesses à l'air dans les herbes jaunes uriner sur un test de grossesse. Depuis le tournage, elle est retournée s'occuper de son troupeau. ■



LA FEMME DES STEPPES, LE FLIC ET L'ŒUF

WANG QUAN'AN

Une bergère se révèle en aidant la police à surveiller un corps trouvé dans la steppe. Dans la Mongolie sauvage, un portrait marquant de femme libre.

 Même sans connaître son bilan carbone, on a une certitude : ce film crée des images durables. De celles qui étonnent et que l'on emporte avec soi, ravi d'un voyage comme seul en offre le cinéma. Tout commence par la découverte, brutale et incongrue, d'une femme nue dans les hautes herbes de la steppe mongole. Elle est morte, c'est la nuit, rideau. Le lendemain, la police inspecte les lieux, bien embêtée : le téléphone ne passe pas, il va falloir retourner en ville chercher l'équipe scientifique – c'est un meurtre – et laisser un flic monter la garde auprès du corps, pour lui éviter de finir dévoré par un loup. La mission de surveillance échoit à un bleu, à qui l'on adjoind une bergère armée d'un fusil...

Ce point de départ, dont l'étrangeté et l'humour ne déplairaient pas aux frères Coen, n'annonce aucun pro-

gramme. Polar? Romance? Allez savoir. Imprévisible, le scénario laisse les portes grandes ouvertes, à l'instar des plans extra larges décidés par le réalisateur : dans la première partie du film, les personnages, parfaitement audibles, sont réduits à d'infimes silhouettes découpées sur l'infini du panorama. Impossible de distinguer un visage! On les approchera petit à petit, à commencer par la bergère, puisque c'est elle notre héroïne.

Quel âge a-t-elle? Une trentaine d'années? La femme des steppes a néanmoins l'impression d'être un «dinosauré», à vivre seule dans sa yourte sans électricité, au milieu de nulle part, avec ses moutons, ses vaches, son chameau et son flingue. Quand son ex-amoureux, fendant la bise sur sa moto, passe lui donner un coup de main, la cow-girl ne perd jamais une occasion de doucher ses ardeurs: «Je

La lumineuse Enkhtaivan Dulamjav, une vraie cow-girl filmée avec empathie par le réalisateur du *Mariage de Tuya*.

te dirai quand j'aurai besoin d'un mec!» Entre eux, il y a de l'amour encore, mais, surtout, le regret de n'avoir pas d'enfant. On n'en dira pas plus, si ce n'est que le titre original de ce septième long métrage, *Öndög*, signifie justement «œuf».

En 2007, le Chinois Wang Quan'an racontait déjà une histoire de bergère moderne dans *Le Mariage de Tuya*, Ours d'or à Berlin. À la Mongolie-Intérieure, il a cette fois préféré l'Extérieure, État indépendant échappant à la censure, et plutôt qu'une actrice professionnelle il a engagé une vraie bergère. Enkhtaivan Dulamjav imprègne le film de sa liberté tranquille, regardée avec empathie par un cinéaste qui, s'il excelle à mettre en scène de petits corps humains dans la nature immense, ne se comporte jamais en entomologiste. Quant aux images du chef opérateur français Aymeric Pilarski – un flic qui danse dans la pénombre sur *Love Me Tender*, une scène d'amour éclairée à la lampe frontale... –, elles passent directement de l'écran à la mémoire. Ce n'est pas si fréquent. – **Marie Sauvion**
| *Öndög*, Chine/Mongolie (1h32) | Scénario: Wang Quan'an. Avec Enkhtaivan Dulamjav, Aorigeletu, B. Norovsambuu.



Wang Quan'an

La Femme des steppes, le flic et l'œuf



Contemporain et originaire de la même région que Jia Zhangke, le scénariste et réalisateur Wang Quan'an décrit souvent une Chine rurale démunie. Pour son dernier film *La Femme des steppes, le flic et l'œuf*, il s'est tourné vers la Mongolie-Extérieure quand pour *Le Mariage de Tuya*, qui l'a révélé au festival de Berlin en 2007, il s'était attaché à la Mongolie chinoise. Dans *La Femme des steppes, le flic et l'œuf*, l'immensité du paysage mongol sert de cadre, sans conflit apparent ni aspérité, aux drames humains de la violence, de l'éloignement et des sentiments amoureux. En surface, rien ne se passe, mais après les épreuves qu'ils traversent, les individus ne seront plus les mêmes. Sous le froid et la solitude se cachent le feu et le sang, magistral alliage, contradictoire seulement en apparence, d'un dépouillement et d'un bouillonnement. Le style très surprenant révèle des profondeurs insoupçonnées dans un monde presque mutique.



Les dinosaures amoureux Jean-Dominique Nuttens

IL Y A QUELQUES MOIS, *Positif* saluait par un dossier la richesse du cinéma chinois et mettait à l'honneur Gu Xiaogang (*Séjour dans les monts Fuchun*), Wang Xiaoshuai (*So Long, My Son*) et Diao Yinan (*Le Lac aux oies sauvages*). *La Femme des steppes, le flic et l'œuf* apporte aujourd'hui une nouvelle preuve de cette vitalité et l'on ne peut que se réjouir du retour de Wang Quan'an après un long silence. Au cours des années 2000, le cinéaste avait enchaîné les réussites avant de se lancer dans une fresque historique de grande ampleur, adaptée d'un

célèbre roman de Chen Zhongshi (*Au pays du cerf blanc*), évoquant notamment la corruption et la répression à la fin de l'Empire chinois. Pour pouvoir présenter son film, le cinéaste fut contraint par la censure d'y apporter de très nombreuses coupes dont il juge aujourd'hui qu'elles le dénaturèrent. Bien accueilli au festival de Berlin en 2012, le film ne fut pourtant jamais distribué en France. Cette expérience amère détourna pour un temps Wang Quan'an de son art.

Le cadre choisi pour son nouveau film ne doit sans doute rien au hasard. C'est en Mongolie-Intérieure qu'il avait tourné l'un de ses plus beaux films. Dans *Le Mariage de Tuya*, une jeune femme, après l'accident qui avait laissé son mari estropié, décidait de divorcer pour chercher un autre homme qui accepterait de l'épouser et d'accueillir sous son toit son premier mari. Drolatique, par moments, l'histoire s'achevait par une noce

intensément mélancolique. Avec *La Femme des steppes, le flic et l'œuf*, le cinéaste semble être parti rechercher en Mongolie la plénitude et la simplicité qu'il avait su y trouver bien des années plus tôt, mais a préféré cette fois la Mongolie-Extérieure, gage d'une liberté créative accrue pour qui entend se moquer, fût-ce avec poésie, de la police.

Tout commence de nuit, dans une voiture filant sur une piste, tandis que des hommes parlent de leurs expériences de chasse. Des chevaux sauvages surgissent soudain, devant eux, avant qu'un corps sans vie aperçu au sol ne provoque l'arrêt brutal du véhicule. L'écran devient alors noir pendant de longs instants. Lorsque revient l'image, le jour s'est levé sur la steppe immense et l'on retrouve les occupants de la voiture, minuscules silhouettes qui ne sont autres que des policiers embarrassés à la fois par la macabre découverte qu'ils ont faite et par la panne de leur moyen de transport. Bientôt, ils laissent là le plus inexpérimenté d'entre eux pour surveiller le cadavre de la jeune femme assassinée. La seule présence à des dizaines de kilomètres à la ronde est celle d'une bergère chevauchant un chameau, qui va offrir au jeune homme une grande nuit d'apprentissage, emblématique de tout ce qui fait le charme de ce film très doux : drôlerie, fantaisie, beauté. La bergère sauve le policier du froid en le rejoignant pour lui offrir un feu et de la soupe. Alors qu'ils sont pelotonnés contre le chameau assis, elle lui ouvre les yeux sur les raisons qui ont poussé ses collègues à le choisir pour rester auprès du cadavre en plein désert avant de l'initier à la séduction : « D'abord, imagine que tu es un animal. Un loup qui regarde sans ciller. Il ne s'agit pas de faire peur. Il s'agit d'affection. » Quand le jeune homme passe aux



travaux pratiques, certes de manière un peu scolaire, la bergère imperturbable surveille les mouvements de la nuit et arme avec nonchalance sa carabine pour abattre un loup dans un plan délicieusement burlesque.

Bien des aspects du film font penser à *Urga* de Nikita Mikhalkov, et d'abord le fait que chaque œuvre a été tournée après une longue période de silence de son réalisateur. Toutes deux sont portées par les paysages de steppe de la Mongolie. La Mongolie-Intérieure de Mikhalkov est verte, vallonnée et traversée de rivières. La Mongolie-Extérieure de Wang est aride et dorée. Les deux films montrent la mise à mort rituelle des moutons. Pour que le sang ne coule pas sur la terre, le berger pratique une petite incision sur l'abdomen de l'animal avant de plonger sa main dans ses entrailles pour appuyer sur une artère en provoquant ainsi l'arrêt du cœur. Dans les deux cas aussi, la vie quotidienne des habitants se trouve perturbée par un événement extérieur (l'arrivée d'un camionneur russe, la découverte d'un cadavre). *La Femme des steppes...* peut aussi faire penser à *Il était une fois en Anatolie* de Nuri Bilge Ceylan, qui avait la même dimension de film policier masquant une quête métaphysique dans des espaces apparemment sans limites.

Et pourtant, Wang Quan'an réussit un film qui n'appartient qu'à lui. À travers cette histoire, où la fable se mêle au documentaire, il se livre à une méditation sur le cycle de la vie et de la mort, qui n'est jamais didactique ou pesante, mais toujours poétique et légère. Ainsi, la bergère n'est nullement émue par la femme morte abandonnée dans la steppe : « Si personne ne l'avait trouvée, elle se serait décomposée, l'herbe aurait repoussé, les moutons auraient brouté l'herbe, les hommes auraient mangé les moutons et elle se serait réincarnée sous forme humaine. » L'œuf, titre original du film, est un œuf de dinosaure fossilisé que le berger offre à la bergère et qui marque

leur inscription dans une histoire longue de milliers d'années. Ces œufs de dinosaures trouvés en Mongolie ont fait l'objet d'un commerce fructueux avec de riches étrangers désireux de posséder de tels trophées. Mais pour le berger, l'offrande de l'œuf est une déclaration d'amour et la perpétuation d'un cycle sans fin : « J'ai un œuf en moi », dit la bergère, « Donc, les dinosaures ne vont pas disparaître », lui répond-il. La poésie de l'ensemble est soutenue par la dimension comique de l'intrigue policière. Le médecin légiste tarde à engager l'autopsie car le cadavre n'est pas encore dégelé, tandis que le chef de la police évoque ses années d'activité professionnelle au moment de se retirer : « Quarante ans à ne rien faire, c'est plus que suffisant. » Il faut s'attarder sur la formidable beauté de certaines séquences. S'il est possible de se dire que cette beauté est la moindre des choses lorsqu'on dispose de semblables paysages, on pressent néanmoins que cette steppe immense ne doit pas être aisée à filmer, à cadrer. Tantôt la terre est très présente, tantôt la part du ciel devient dominante et le chef opérateur, Aymerick Pilarski, sait capter toutes les couleurs, les lumières qui se succèdent, du jour à la nuit et au jour de nouveau. Parmi ces plans saisissants, il faut mentionner celui de l'arrêt de bus, au milieu de nulle part, où la bergère descend de cheval pour faire le test de grossesse qu'elle est allée acheter en ville. Lorsque la nuit tombe, tandis que la jeune femme est restée assise un long moment, ce mobilier urbain en pleine steppe devient soudain un tableau qui pourrait être signé d'Edward Hopper.

« Ce que voit l'œil humain n'est pas toujours la réalité », dit une voix. Avec *La Femme des steppes...*, tourné en équipe réduite et avec des acteurs non professionnels, Wang Quan'an semble être allé réapprendre, au cœur d'immensités splendides et presque désertes, à regarder les histoires humaines minuscules qui sont la matière vivante de ses œuvres. Les petites lumières qui s'agitent dans la nuit, lorsque prend fin le film, constituent l'une des plus jolies scènes d'amour que nous ait données le cinéma ces derniers temps. ■

La Femme des steppes, le flic et l'œuf (Öndög)

de Wang Quan'an

La rencontre improbable d'un flic vierge et d'une bergère se déplaçant à chameau. L'horizontalité des steppes mongoles sied au cinémascope. À cent lieues du patriarcat et de la fiction hollywoodienne, ce spectacle poétique est un hymne à la vie rude, à la vie.



★★★ Film assez inclassable, assurément dépayçant, étonnant et rafraîchissant, ce septième film (et cinquième distribué en France) du réalisateur chinois Wang Quan'an n'est peut-être pas aussi abouti et subtil que le précédent (*Apart Together*, sorti en 2012), mais il renoue superbement avec la veine de son *Mariage de Tuya*, sorti en 2007, filmé en Mongolie chinoise et présentant déjà le réjouissant portrait d'une femme déterminée. Ce nouveau film se passe dans les steppes arides et glaciales de Mongolie, fascinant décor westernien, désertique et nu. La femme du titre est en fait double. C'est d'abord la matrice de la fiction, une femme assassinée et abandonnée dans la steppe. La police laisse sur la scène du crime un jeune flic, protégé par une bergère, la seule habitante des environs. C'est la deuxième femme du titre, et la plus importante, car c'est elle qui détient l'œuf en question, double lui aussi, puisqu'un ovule est fécondé lors de la nuit avec le flic et qu'elle reçoit ensuite un œuf de dinosaure fossilisé (d'où le titre original : *Œuf*). Tout cela semble surréaliste et cela l'est effectivement, dans un sens poétique. Le spectateur prendra plaisir à se laisser flotter dans un récit elliptique, lui faisant partager une vie qui n'a rien en commun avec la sienne. La bergère vit avec ses moutons, ses vaches et se déplace à cheval ou à chameau. Sa yourte la protège du gel. Parallèlement, l'enquête policière donne un contrepoint cocasse à cette chronique rude, grâce aux situations incongrues et drôles. Néanmoins, le souffle de vie est le fait des bergers qui parviennent à maintenir la vie dans le gel de la steppe. **_M.B.**

COMÉDIE DRAMATIQUE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : E. Dulamjav (la bergère), Aorigeletu (le berger), B. Norovsambuu et B. Anujin (les policiers), Gangtemuer (le chef de la police), Silengge (le docteur), Puribuzhabu (le médecin légiste), Talinqiqige (la victime), Menghesaihan (le suspect).

Scénario : Wang Quan'an **Images :** Aymerick Pilarski **Montage :** Wang Quan'an et Yang Wenjian **Son :** Lou Yatao et Yan Peiguo **Décors :** Bater **Production :** Star Light Films, New Theater Union, Landi Studios, Mogo Film Labs et October Harvest Culture Media **Production déléguée :** D.Byambatsogt **Producteurs délégués :** Ying Ye et Yuanhui **Coproducteurs :** Ji Wenwen, Yuan Xibo, Ruan Xiao et Wang Changrui **Distributeur :** Diaphana.

97 minutes. Mongolie - Chine, 2019
Sortie France : 19 août 2020

◆ RÉSUMÉ

Une nuit, dans la steppe, des chasseurs repèrent le corps d'une femme assassinée et abandonnée nue. Le lendemain, la police accoure, laisse le plus jeune policier, non armé, en sentinelle sur la scène du crime, et demande à une bergère des environs, surnommée Dinosaur, de venir le protéger des loups. Elle appelle un berger qui vient à moto pour l'aider à tuer un mouton. Il repart, en soupirant déçu. Après son dîner, la bergère rejoint le planton. Ils s'adosent à son chameau, font un feu de camp et boivent de l'alcool pour ne pas mourir de froid. Le flic novice fume sa première cigarette et fait l'amour pour la première fois. La bergère tire sur une louve agressive, qu'elle tue. Le lendemain, les policiers reviennent avec le mari suspect et embarquent les cadavres. Pendant l'autopsie qui permettra de découvrir le nom de l'amant de la morte (gravé sur la bague qu'elle avait avalée devant son mari), le jeune flic fume dans le couloir avec celui-ci.

SUITE... La bergère va en ville faire un test de grossesse. Elle est enceinte mais ne prend pas la pilule abortive. Le berger vient lui offrir un œuf de dinosaure fossilisé. Il voudrait redevenir son compagnon et oublier leurs deux enfants qui n'ont pas survécu. Un autre jour, elle l'appelle pour un vêlage. Ils amènent le veau dans la yourte pour qu'il survive. Le berger lui offre des pommes et insiste pour vivre avec elle. Elle lui dit qu'elle est enceinte, qu'elle a un œuf dans son ventre. Ils font l'amour.

La Femme des steppes, le Flic et l'Œuf

de Quan'an Wang

Avec Dulamjav Enkhtaivan,

Aorigeletu (Mong., Chi., 2019, 1h40)

Sur fond d'enquête policière, une envoûtante traversée du désert mongol.

Le film s'ouvre sur une scène de crime. Le corps nu d'une femme gît au milieu des hautes herbes, quelque part en Mongolie.

L'enquête débute à peine, mais on la sait déjà subsidiaire, comme dans ces faux polars avec des flics nigauds et de plates intrigues.

L'affaire sera résolue, mais vaut surtout pour symbole (il s'agit d'un féminicide et le film porte, en creux, la violence faite aux femmes) et joue un rôle d'entremetteuse entre un jeune policier, chargé de veiller sur la dépouille, et une bergère, seule et armée, embauchée pour protéger la morte et le vivant.

Subsidiaire, car le septième long métrage de Quan'an Wang n'est pas tourné vers la résolution de l'énigme mais vers ces êtres perdus dans la steppe. Il n'existe que pour filmer leurs rencontres et leurs rondes solitaires. Les paysages arides sont capturés dans de longs tableaux statiques, feuilleté d'images envoûtantes saisissant les couleurs du temps, le doré du soleil, l'horizon rosé d'une journée qui s'achève.

Les bouts d'histoires ramassées finissent par former des repères dans cette traversée du désert qui se veut aussi comme une traversée de vie (de la naissance à la mort). Avec son titre de conte farfelu, on imaginait *La Femme des steppes, le Flic et l'Œuf* farceur.

Le film n'est pas en manque d'une certaine substance burlesque, mais elle est diffuse et paraît ici presque gadget. C'est quand il devient un pur objet de contemplation qu'il irrigue son étrange beauté de western tranquille. **Marilou Duponchel**

La Femme des steppes, le Flic et l'Œuf

de Wang Quan'an

Chine, Mongolie, 2019. Avec Dulamjav Enkhtaivan,
Aorigeletu, Norovsambuu Batmunkh. 1 h 32.

Sortie le 19 août.

Révéle en 2007 grâce au Mariage de Tuya (Ours d'or au festival de Berlin), Wang Quan'an, chef de file du cinéma mongol, revient après sept années de silence avec un film qui impressionne dans sa manière de relier l'anecdotique (un banal fait divers) et le métaphysique. Le cadavre d'une femme est retrouvé nu en plein milieu de la steppe. Craignant qu'il ne soit dévoré durant la nuit par les loups, le chef de la police demande à un jeune brigadier de surveiller le corps. Il est rejoint en pleine nuit par une jeune bergère qui, l'alcool aidant, finit par l'initier à l'amour. Faisant intelligemment usage du paysage majestueux, le film évite le piège du pittoresque et de l'exotisme grâce à son sens de l'humour (le policier qui danse seul près du corps afin de se réchauffer), tout

en véhiculant une vision des rapports de genres assez inattendue. Dans une société aussi traditionaliste et patriarcale, il est pour le moins surprenant de voir une femme défendre un homme par les armes et prendre l'initiative de le séduire et de le guider dans le jeu de l'amour. Ce qui commence quasiment comme une comédie policière prend dans la deuxième partie une dimension philosophique, en élaborant une réflexion sur la place de l'homme sur terre, son rapport à la nature et la réincarnation des âmes. Wang Quan'an achève son film par une séquence expérimentale (qui évoque la technique du *flicker*), belle illustration visuelle de cette aspiration spirituelle et cosmique.

Ariel Schweitzer